

Contre le progrès, contre le temps, contre le futur des espèces... Le XIX^e siècle ou le soupçon d'une marche en avant

Sandrine SCHIANO
Université Paris-Sorbonne

Mais entre le dix-huitième siècle et celui que j'appelle le vingtième, dût-il commencer demain, l'horloge de la terre marque une heure, lente et terrible, celle de la transition : c'est le terrible dix-neuvième siècle » (Ernest HELLO¹).

Ce vieil Occident qui se désorbite...

L'heure de la transition semble effectivement sonner pour « ce vieux monde vermoulu s'affaissant dans sa pourriture² », comme en avertira ses lecteurs Anatole Baju, le fondateur de la *Revue décadente*. Amer souhait d'en finir, que l'on retrouve sous la plume de Léon Bloy, Joséphin Péladan, Joris Karl Huysmans et consorts, avec la représentation d'une civilisation aberrante dont on doute de la consistance : « Eh, croule donc, société ! meurs donc, vieux monde... » où « ne poussaient plus que des semailles d'iniquités et des moissons d'opprobres³ »... On voit reparaître en peinture les anciens démons de l'Apocalypse qu'attestent d'étranges lithographies peintes par Odilon Redon en 1899. Éruptions volcaniques et comète de Halley émaillent les terreurs de 1900 ranimant les images de cataclysmes et pluies de flamme. Évoquant les menus frissons et autres périls dont le globe terrestre est le théâtre, des auteurs comme Rosny aîné, Jules Verne ou Camille Flammarion ne les envisagent que comme autant de haltes dans un processus à l'issue fatale : la mort de la Terre⁴... cette Terre dont Jules Laforgue entonnait la marche funèbre dans une célèbre complainte de 1880 : « Et quand muet tombeau, cette terre glacée / S'enfoncera déserte au vide illimité / Tout sera dit pour elle et dans la nuit

1. Ernest Hello, *L'Homme : la vie, la science, l'art* (1872), Paris, Perrin, 1893, p. 153.

2. Anatole Baju, « Caractéristique des Décadents », *Le Décadent*, n° 20, 1^{er}-15 octobre 1888, p. 2.

3. J.-K. Huysmans, *À rebours* (1884), Paris, Folio/Gallimard, 1977, p. 360-361.

4. Rosny aîné, *La Mort de la Terre* (1912) ; J. Verne, *L'Éternel Adam* (1910) ; C. Flammarion, *La Fin du monde* (1894), H G Wells, *The Time Machine* (1895). Françoise Gaillard, « L'Éternel Adam ou l'évolutionnisme à l'ère de la thermodynamique », *Jules Verne et les sciences humaines*, Cerisy-la-Salle, Paris, UGE, 1979, p. 293-313.

suprême / Il ne restera rien, ni témoin, ni nom même / De ce labour divin qui fut l'humanité⁵ ? » Nul autre témoin que le temps qui passe et l'immense silence ?

Si l'Apocalypse, œuvre marquée par l'inquiétude, est un « code de référence », pour l'historien Jean-Pierre Laurant⁶, qui permet d'expliquer nombre de situations troublées, la peur de la fin emprunte volontiers en cette queue de siècle une perspective littéraire, sous fond d'imageries truculentes d'un « hôpital des religions vieilles » – l'expression est d'Eugène Pelletan⁷ –, celui qui précisément au XXI^e siècle s'épuisera sous l'extension houellebecquienne du « domaine de la lutte ». On associe quantité de choses à la « fin du monde », « des craintes et des espérances, du délire et des certitudes, des idées, des symboles, de la modestie ou de la témérité », constate Michael Foessel⁸. La « raison apocalyptique », réactualisée dans un climat d'idées aux valeurs crépusculaires, que les thèses sur la dégénérescence de Max Nordau⁹ ont marqué de leur empreinte, se vide de toute espérance rédemptrice, symptomatique de la capacité d'effondrement d'un système ou d'une vision du monde.

Une vision du monde. On avait adoré un dieu, on était déjà prêt à le brûler. Le dieu Progrès précisément. Le paradis laïque d'une *Terre dans 100 000 ans*, pour reprendre le titre d'un roman d'anticipation signé par un certain Vilgensofer¹⁰ en 1893, promettant la félicité de l'homme, maître des planètes, par l'éternelle technologie... Ernest Renan, au soir de sa vieillesse comblée d'honneurs et au cours de la même décennie, désespérait de l'homme et de la raison. Loin d'annoncer la faillite de la science façon Ferdinand Brunetière, il avait déjà émis quelques réserves dans son discours prononcé à Tréguier en 1884 : « Nul n'est certain de posséder le mot de l'énigme de l'univers, et l'infini qui nous enserme échappe à tous les cadres, à toutes les formules que nous voudrions lui imposer¹¹. » Les races à venir seront-elles des races tristes ? s'interrogeait le même Renan, exposant le sentiment tragique d'une perte irréparable dans *L'Eau de Jouvence* : « Vu l'incertitude où nous sommes de la destinée humaine, ce qu'il y a encore de plus sage, c'est de s'arranger pour que, dans toutes les hypothèses, on se trouve n'avoir pas été trop absurde¹². »

La téléologie du monde moderne est productrice d'incertitudes. Vers 1900, rien ne va plus, comme l'écrit Lucian Boia dans son essai sur *La Fin du monde*. Pessimisme. Négation du Progrès. Révolutions. Déclin de l'Occident. Tremblements de terre. Comète de Halley. Une période de l'histoire toucherait

5. Jules Laforgue, « Justice » (1880), in *Poésies complètes*, I, Paris, Poésies/Gallimard, 1979, p. 191.

6. Jean-Pierre Laurant, *L'Ésotérisme chrétien en France au XIX^e siècle*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1990.

7. Eugène Pelletan, *Dieu est-il mort ?*, Paris, Degorce-Cadot libraire-éditeur, 1883, p. 11.

8. Michael Foessel, *Après la fin du monde : critique de la raison apocalyptique*, Paris, éd. du Seuil, 2012, p. 27.

9. Max Nordau, *Dégénérescence [Entartung]*, (1892-1893), Lausanne, L'Âge d'Homme, 2010, t. I, p. 5 : « De nos jours s'éveille dans les esprits d'élite la sombre inquiétude d'un crépuscule des peuples dans lequel tous les soleils et toutes les étoiles s'éteignent peu à peu, et où, au milieu de la nature mourante, les hommes périssent avec toutes leurs institutions et leurs créations. »

10. A. Vilgensofer, *La Terre dans 100 000 ans*, Paris, Simonis-Empis, 1893.

11. Ernest Renan, « Discours prononcé à Tréguier », 2 août 1884, in *Discours et conférences*, t. I, Paris, Calmann-Lévy, 1887, p. 850.

12. Ernest Renan, *L'Eau de Jouvence* (1881), in *Drames philosophiques*, t. III, Paris, Calmann-Lévy, 1888, p. 480.

manifestement à son terme. Tout un puzzle à ordonner¹³. Tandis que certains célèbrent les triomphes de la science, les progrès de l'industrie et l'avenir de la raison, une partie des penseurs du dernier quart du XIX^e siècle éprouvent, plus que de passagères langueurs, le sentiment vif de l'absurde et de la perte des significations¹⁴.

Les paradigmes perdus de la science

Revenons précisément à ces triomphes de la science, à ces années 1875-1900 marquées par un désenchantement du monde¹⁵. Les découvertes de la seconde moitié du XIX^e siècle ont bouleversé de fond en comble la pensée scientifique, obligeant les savants à se faire philosophes, épistémologues. L'entrée d'autorité sur la scène épistémologique du ballet des sciences naturelles secouera les tendances marquantes de la philosophie et de la culture. En quelques décennies, avec Rudolph Clausius puis James Maxwell pour la thermodynamique, portant un coup rude à la conception mécaniste de la nature et, pour la biologie, Charles Darwin dont la théorie de l'évolution s'inscrit dans la continuité des travaux du géologue Charles Lyell sur les transformations de l'écorce terrestre, les sciences du vivant ont fait « sauter » quelques « verrous épistémologiques¹⁶ » jusqu'alors indéboulonnables : fixité *versus* transformation des espèces, chronologie mosaïque *versus* élasticité et épaisseur du temps, perfection *versus* plasticité du vivant, réorientant durablement les « vieux panneaux indicateurs de la science¹⁷ » et déclenchant des prises de position bien au-delà de la communauté scientifique¹⁸. Pascal Picq parlait plus récemment d'un pavé jeté dans la mare de l'histoire des idées tant Darwin, les chimpanzés et la question des origines représentent les pires défis à la philosophie et à l'ontologie occidentale¹⁹. La théorie de l'évolution et l'épaisseur du temps s'imposeront graduellement au tournant du XX^e siècle pour constituer le cadre de « scénarios » et de « déductions très spéculatives », souligne John Casti²⁰ – scénarios relayés par un abondant corpus littéraire. Dixit Émile Zola dans un article de 1865 sur la géologie et l'histoire : « Nous avons derrière nous un passé effrayant de profondeur, vingt et quelques terres différentes, des milliers de peuples, une histoire inconnue et terrifiante. Il est bon de songer à cette longue préface de notre histoire : notre orgueil tombe et la vérité se dégage²¹. »

13. Lucian Boia, *La Fin du monde*, Paris, éd. La Découverte, 1999, p. 159.

14. Roger-Pol Droit, *Philosophie, France, XIX^e siècle. Écrits et opuscules*, Paris, Librairie générale française, 1993, p. 771.

15. Jean-Claude Pont, *Pour comprendre le XIX^e siècle. Histoire et philosophie des sciences à la fin du siècle*, Milano, Leo S. Olschki editore, 2007, p. XX-XXXIII.

16. Gisèle Séginger, « Penser et rêver le vivant », *Romantisme*, 2011/4, n° 154, p. 5.

17. Jean-Noël Mouret, *Darwin*, Paris, Folio/Gallimard, 2014, p. 12.

18. Denis Buican, *Darwin dans l'histoire de la pensée biologique*, Paris, Ellipses, 2008, p. 139.

19. Pascal Picq, dans *Qui sont les animaux ?*, Paris, Folio/Gallimard, 2010, p. 47.

20. John Casti, *Paradigmes perdus. La science en question*, Paris, Inter Éditions, 1991, p. 52.

21. Émile Zola, « La géologie et l'histoire », *Le Salut public*, 1865, in *Mes haines, Œuvres complètes*, t. I, Paris, Le Cercle du Livre précieux, 1966, p. 786.

S'il fallait un marqueur originel pour fixer la date de la fin de la thèse de l'exception humaine, pour reprendre les mots de Jean-Marie Schaeffer, il faudrait retenir la date de 1859 car elle rapatrie l'être humain dans l'histoire de la vie sur Terre²². L'homme n'a plus à être classé à part ou au-dessus du règne animal, car cette notion ne relève pas de l'histoire naturelle. Cet animal historique, « définitivement relié au passé de la nature dont, avec certitude, il avait émergé²³ », recèle désormais en son corps, comme le dira l'épistémologue Stéphane Tirard, les traces d'une humble origine protohistorique, antérieure à la naissance de l'espèce humaine, et qui le hantera en permanence. Après 1859, 1871 et *La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, selon la traduction française : « Dans l'obscurité confuse du passé, nous pouvons voir que le premier ancêtre de tous les Vertébrés a dû être un animal aquatique, pourvu de branchies... et ayant les plus importants organes du corps imparfaitement ou nullement développés²⁴. »

La prise de conscience fondamentale selon laquelle l'homme, ce vertébré précisément, n'est qu'un maillon fortuit de l'évolution, et non la « dernière œuvre de la force créatrice²⁵ », pour reprendre l'idée du paléontologue Stephen Jay-Gould, hantera de nombreux textes de l'époque, ouvrant une brèche vers les hybridations cauchemardesques les plus insensées et la plasticité du vivant.

Une sorte de mythologie sombre de flores et faunes lointaines se construit avec le stéréotype hybride de l'homme-singe ou quelque « orang-dégoûtant » et la floraison de mondes perdus et angoissants – *lost-race tales* – canalisant les phobies d'une humanité qui est « le produit d'une évolution dont les origines sont contemporaines des origines même du monde », conclut Remy de Gourmont, en fin érudit, dans son article sur « L'insurrection du vertébré²⁶ ». La vieille image de l'homme microcosme, sévèrement mise à mal, s'estompe pour redéfinir la carte d'une humanité mutante, mobile, une « branche des Simiens, issus eux-mêmes des Prosimiens qui étaient nés des Marsupiaux²⁷ », invoquant une « origine commune » : « Rappelez-vous Dupont, que les êtres organisés proviennent d'une seule matière naturelle dont nous descendons tous, vous comme un oiseau, vous comme un brin de mousse²⁸ », commentait un des personnages romanesques de Maurice Renard dans *Les Vacances de M. Dupont*, en 1905. Dans ce présent déboussolé, où « les consolants fanaux du vieil espoir²⁹ » sont évacués du théâtre du monde, les frayeurs se tournent conjointement vers des lointains d'origines indiscernables.

Mais à parcourir les forêts vierges de mondes en gestation, à fantasmer l'apparition – ou la descendance – épique de notre « ascendance indirecte », qu'elle

22. Jean-Marie Schaeffer, *La Fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007, p. 63.

23. Stéphane Tirard, « Les théories de l'évolution », *Dans l'épaisseur du temps. Archéologues et géologues inventent la préhistoire*, Paris, Publications du Muséum national d'histoire naturelle, 2011, p. 50.

24. « *Man still bears in his bodily frame the indelible stamp of his lowly origin* », *La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, trad. française M. Prum, Paris, éd. Syllepses, 1999, p. 730.

25. Stephen Jay Gould, *L'Éventail du vivant – Le Mythe du progrès*, Paris, Point/Seuil, 1997, p. 32.

26. Remy de Gourmont, « L'insurrection du vertébré », *Promenades philosophiques*, 2^e série, in *La Culture des idées*, Paris, éd. Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008, p. 710.

27. Edmond de Haraucourt, *Le Gorilloïde*, Tours, E. Arrault, 1906, p. 21.

28. Maurice Renard, *Les Vacances de M. Dupont*, Paris, Crès, 1905, p. 159.

29. J.-K. Huysmans, *À rebours* (1884), *op. cit.*, p. 361.

soit mi-homme, mi-singe ou mi-oiseau, on s'aperçoit des équivoques auxquelles conduisent les mondes perdus de la préhistoire, telles que l'idolâtrie du prétendu fondement ou la quête naïve de « précurseurs », vermine des fonds marins ou chaînons manquants du quaternaire, quand il ne s'agit pas du rêve mimétique d'une poignée de savanturiers voulant reproduire, en compagnie de Louis Bousсенard, « en une période de 280 jours environ, l'évolution de la cellule primordiale jusqu'à l'homme³⁰ ». . . Et quant à vouloir « contempler les premiers hommes ! les Adams et les Èves de l'indiscutable Genèse évolutionniste ! » fera dire Maurice Renard à son géologue de personnage dans une nouvelle intitulée « Le Brouillard du 26 octobre³¹ », son auteur signale bien, quoique sur un mode ludique, l'écroulement du mythe adamique auquel se substitue une genèse en cours d'évolution, en amont et en aval des temps – Avant Adam, Nouvel Adam, Éternel Adam, Presqu'homme, Dernier homme, Fin de l'homme. . . – une création en voie de transformation, puis de mutation brusque, qui semblera, à bien des égards, illogique et contradictoire. Cette fin de siècle assistera à l'éclatement de la vision linéaire qu'avait l'homme de sa nature et du temps originel, court-circuitant l'inscription de son espèce dans une histoire incohérente qui a perdu toute orientation téléologique, quand elle ne sera pas aliénée par le « jeu des possibles³² », pour emprunter l'idée au généticien François Jacob. . .

Les surprises de l'évolution – le mauvais sort ?

« Poète, sénateur ou cordonnier, on se résigne mal à n'être pas la fin définitive des mondes et la raison suprême de l'univers », observera Anatole France dans *Le Jardin d'Épicure*³³. Le fleuve vital de la nature n'est décidément plus une féerie en plusieurs actes ; il nous conte le triage d'espèces fragiles, produites et exterminées « par des causes qui agissent lentement et qui existent encore, et non par des actes de création miraculeux³⁴ », comme il est rapporté dans *L'Origine des espèces*. Sans outrer le trait du cortège d'images terrifiantes que pourrait charrier la remontée des maillons de l'évolution, Darwin n'a cessé de souligner les bizarreries et les solutions étranges qu'un Dieu raisonnable n'aurait jamais utilisées. Et c'est ainsi que « la folle hypothèse du hasard » faisait son entrée en biologie, n'avait plus qu'à conclure l'abbé Pirenne dans son *Catéchisme apologétique* en 1903. . .

Penser l'avenir de la bête humaine en cette fin de XIX^e siècle, c'est déjà l'envisager comme porteur de dystopies biologiques, dans le sens où l'évolution –

30. Louis Bousсенard, *Les Secrets de Monsieur Synthèse*, Paris, Librairie illustrée, 1892, p. 273.

31. Maurice Renard, « Le Brouillard du 26 octobre » (1913), in *L'Invitation à la peur*, Paris, P. Belfond, 1970, p. 99.

32. François Jacob, *Le Jeu des possibles. Essai sur la diversité du vivant*, Paris, PUF, 1991. Voir du même auteur, « L'évolution sans projet », in *Le Darwinisme aujourd'hui*, Paris, éd. du Seuil, 1979, p. 162 : « Mais il est vraisemblable que nous aurions pu ressembler à quelque chose de complètement différent, et que nous aurions pu ne pas ressembler du tout à ce que nous sommes et surtout que nous pourrions ne pas être là, que le monde vivant pourrait être complètement différent de ce qu'il est. »

33. Anatole France, *Le Jardin d'Épicure* (1895), Paris, Calmann-Lévy, 1924, p. 58.

34. Charles Darwin, *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*, trad. française Aurélien Berra, coord. Michel Prum, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 872.

gradualisme darwinien ou bond évolutif façon Hugo de Vries dont les travaux en 1903 sur les mutations eurent un certain impact – fonctionne par bricolage improvisé d'éléments préexistants épars. D'ailleurs, si *Homo sapiens* est un événement évolutif hautement improbable, il pourrait parfaitement ressembler à quelque chose d'autre qui défie notre imagination... On en devine aisément les retombées sur le plan esthétique. Louis Bousсенard, dans *Les Secrets de Monsieur Synthèse*, formule en 1892 cette conception du vivant en une image extrême : « L'homme est simplement un Amphioxus qui aurait eu de la chance³⁵. » Raccourci saisissant auquel pourrait répondre Remy de Gourmont, lecteur avisé des travaux en vogue sur le transformisme et l'évolutionnisme, dans un article sur la place de l'homme dans la nature, fruit de ses lectures scientifiques : n'oublions jamais que l'intelligence du batracien évolué que nous sommes est « un accident heureux » et que nous ne sommes peut-être que les « maîtres provisoires³⁶ » de la nature. Heureuse intuition et toujours d'actualité... Et de poursuivre en ces termes : « Ayant produit l'homme, la Nature ne se repose pas comme le Dieu des légendes » ; « N'ayons pas un trop grand désir de l'évolution³⁷ »... Un questionnement qui traverse de part en part l'œuvre francienne, de l'article sur les origines humaines à son roman, *La Vie en fleur* : « Pourquoi supposer que sa naissance a épuisé les forces créatrices de la nature, et que la mère universelle des flores et des faunes, après l'avoir formé, devînt à jamais stérile ?³⁸ »

Ainsi également de Marcel Roland dans *Le Presqu'homme*, paru en 1907. Murlich, un savant naturaliste, cite un certain Hetking, qui, vers 2055, avait introduit une loi célèbre complétant la théorie de l'évolution de Darwin dont la doctrine se résumerait ainsi : « L'homme était venu sur la terre après les millions d'années où évoluèrent les races, depuis la monère primitive... » Mais l'échelle des êtres bascule et se renverse : « Certes, le type humain représente la perfection réalisable, mais il n'est plus l'apanage d'une seule espèce... Toute espèce, en s'élevant sur l'échelle des êtres, porte en elle-même, le genre de sa déchéance³⁹. »

Dans un conte de l'avenir d'Edmond Haraucourt, paru en 1906, nous assistons à un similaire basculement de ladite échelle, où cette fois le singe cultivé descend d'un homme qui a dégénéré au fil des siècles. Un éminent professeur, dans un voyage d'exploration au pôle Nord, a recueilli des ossements fossiles d'un singe antédiluvien présentant d'étranges ressemblances avec l'espèce actuelle des gorilles :

Le Gorilloïde, auquel nous avons donné le nom d'Homme, n'était pas une brute inconsciente [...]. Nous nous trouvons donc, à n'en pas douter, en présence d'une espèce perfectionnée, civilisée ! [...] Comment disparut-il ? La loi des évolutions qui l'avait logiquement façonné le dégénéra logiquement, et, lorsque les conditions ambiantes

35. Louis Bousсенard, *Les Secrets de Monsieur Synthèse*, *op. cit.*, p. 456.

36. Remy de Gourmont, « La place de l'homme dans la nature », *Promenades philosophiques*, 2^e série, *op. cit.*, p. 715.

37. Remy de Gourmont, « Une loi de constance intellectuelle », *Promenades philosophiques*, 2^e série, *op. cit.*, p. 702.

38. Anatole France, « Divagations », *La Vie en fleur*, in *Œuvres*, t. IV, Paris, Gallimard/Pléiade, 1994, p. 1129 ; « Les origines humaines », *Musée des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1873, p. 38-39.

39. Marcel Roland, *Le Presqu'homme*, Paris, Bibliothèque générale d'édition, 1907, p. 47-49.

cessèrent d'être en harmonie avec l'organisme de cet être, il fut normalement supprimé⁴⁰...

La menace – simiesque – d'un avenir terminal des espèces est, au tournant du XX^e siècle, la combinaison à peine marquée des schèmes imaginaires que portent en leur sein les nouveaux enjeux philosophico-scientifiques, des *Controverses transformistes* d'Alfred Giard comparant la vie du vertébré humain à « un simple engrenage dans le mécanisme biologique universel » aux travaux sur *La Naissance de l'intelligence* de Georges Bohn traitant de l'évolution⁴¹, de l'homme et du progrès – cette marche en avant qui peut tout aussi bien être une marche en arrière ... Si la paléontologie et la géologie donnent l'illustration la plus spectaculaire des renversements paradigmatiques dans l'histoire des sciences, les mondes alternatifs, rationnels ou extra-ordinaires, passés ou à venir, brouillent au passage toute idée de perfectibilité humaine. Évoluer, parachever la route, signifie finalement redescendre et le sacrosaint progrès pourrait bien n'être qu'un préjugé ou une formule malheureuse ne s'avérant d'aucun secours⁴²...

Les héritiers culturels de Darwin doivent-ils considérer l'évolution comme un exercice de décentrement les invitant à penser, et à projeter dans un futur spéculatif ou une fin fantasmatique, leur foncière porosité ? De l'évolution qui a précédé, peut-on conclure quelque chose sur l'évolution à venir ? Quelles sont les fins rationnelles, imaginaires ou morales ? Comment dessiner l'arbre des possibilités à la lumière de nos origines, s'interrogera le neurobiologiste Georges Chapouthier⁴³. Et dans ce monde moribond, pouvait-on encore forger des jardins édéniques où se devinerait la nostalgie d'un monde lisible et transparent ? Tout tend vers l'usure, la mort et le désordre. La présence dynamisante de la science n'est plus garante de normes éthiques ou même biologiques, ce que ne se fait pas faute de rappeler Camille Flammarion dans sa fresque romancée annonçant *La Fin du monde* : « Mais, tandis que jusqu'ici les métamorphoses avaient enrichi, embelli, perfectionné les êtres, le jour vint où la décadence commença⁴⁴. »

L'individu, ce bipède éphémère, s'inscrit désormais dans une filiation tronquée, toujours menacée et présente dans de tels récits une configuration biologique déficiente ou instable. Un regard en arrière lui montre un ancêtre, qui détient un dénominateur commun avec une forme de protoplasma originel. Un regard en avant lui montre une créature en voie de dégénérescence, une Vénus vivant à demi nue dans quelque caverne misérable. Citons encore Anatole France : « Les derniers seront aussi dénués et aussi stupides qu'étaient les premiers. Ils s'éteindront misérablement dans des cavernes, au bord des glaciers qui rouleront alors leurs blocs transparents sur les ruines effacées des villes, où maintenant, on

40. Edmond de Haraucourt, *Le Gorilloïde*, *op. cit.*, p. 7-9.

41. Alfred Giard, « Buffon, Lamarck, Darwin », *Controverses transformistes*, Paris, C. Naud, 1904, p. 1-26 ; Georges Bohn, *La Naissance de l'intelligence*, Paris, Flammarion, 1909.

42. Philippe Solal, « Darwin et la question de la finalité », *Miranda*, 23 mars 2010, n° 1, p. 5.

43. Georges Chapouthier, « La fin de l'homme à la lumière de ses origines et de ses racines », in *Vers la fin de l'homme ?* sous la direction de Christian Hervé et Jacques Rozenberg, Bruxelles, éd. De Boeck, 2006, p. 25.

44. Camille Flammarion, *La Fin du monde*, Paris, Flammarion, 1894, p. 325.

pense, on souffre, on espère⁴⁵. » Cette idée se retrouve, avec quelques variantes, dans la nouvelle écrite par Jules Verne en 1910, *L'Éternel Adam* : « Il me semble les voir, ces hommes futurs, oublieux du langage articulé, l'intelligence éteinte, le corps couvert de poils rudes, errer dans ce morne désert⁴⁶ »...

Si origines et fins des espèces sont ici proches d'une « tératologie ouverte », nous empruntons l'expression à Christian Chelebourg⁴⁷, le mérite de la machine fictionnelle est de pouvoir camper, au risque de ne plus satisfaire la raison pure, le récit d'une prospective sur la récession de l'humanité, laquelle peut à tout moment se heurter à un cul-de-sac évolutif. Félicien Champsaur, s'interrogeant sur l'avenir des espèces dans son théâtre des *Deux singes*, en 1923, posait la question en ces termes : « Est-ce que l'homme allait accomplir une évolution en arrière et être anéanti comme les trilobites de la période silurienne ? Et si l'homme se transformait en quadrumane⁴⁸... » Mais comme nous le rappelle Alain Prochiantz dans son essai sur le vivant, sapiens est « anature par nature » ; nous sommes sortis de la « clairière » et il n'y a pas de marche arrière possible pour nos « 900 cm³ de trop⁴⁹ ».

Reste que cet animal humain, conscient de sa finitude, à la fois passage et chute, marche sur « une corde tendue entre la bête et le surhomme, une corde sur l'abîme », pour en référer à l'idée nietzschéenne⁵⁰. Considérons dans la foulée ce morceau de bravoure paru en 1902, « La gloire et l'idée d'immortalité » sous la plume de Gourmont, et qui traduit bien les effets délectables ou délétères de telles théories pour la marche de l'avenir : « Demain nous ne serons plus tenus de croire que la génitrice du monde, ayant organisé sans idées morales les espèces inférieures, inventa l'homme pour déposer dans son cerveau un principe dont elle s'était fort bien passée elle-même au cours de ses travaux préparatoires⁵¹. »

L'homme, monstre du hasard, serait ce « vertébré supérieur », mammifère s'insurgeant, tel un certain Zarathoustra, pour demeurer. Instantané d'un flux évolutif, avec mise à l'écart de toute velléité harmonique du monde, se combinant bien singulièrement avec les philosophies du pessimisme. Inutile donc de chercher l'homme modèle dans l'avenir, à défaut du passé... L'idée même d'une marche de la nature, et d'une marche en avant, aux dires de la philosophe Yvette Conry, « s'instituerait en essai de maîtrise d'une pulvérisation de l'être, soit dans l'accidentel, soit dans l'insignifiance⁵² »... La tentation de l'abîme serait-elle trop grande pour y résister ?

45. Anatole France, « L'Univers illustré », *Courrier de Paris*, 28 septembre 1895.

46. Jules Verne, *L'Éternel Adam* [1910], Paris, Presses de la cité, Omnibus, 1995, p. 210.

47. Christian Chelebourg, *Les Écofictions, mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2012, p. 205.

48. Félicien Champsaur, chap. II « Le dernier homme », *Les Deux singes* (1923), Paris, éd. de l'Hydre, 1985.

49. Alain Prochiantz, *Qu'est-ce que le vivant ?*, Paris, éd. du Seuil, 2012, p. 83-84.

50. Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1972, p. 14.

51. Remy de Gourmont, « La gloire et l'idée d'immortalité », *Le Chemin de velours* (1902), in *La Culture des idées*, *op. cit.*, p. 150.

52. Yvette Conry, « L'idée d'une "marche de la nature" dans la biologie prédarwinienne au XIX^e siècle », *Revue d'histoire des sciences*, t. XXXIII, 1980, p. 137-149.

Le monde va finir...

« Le monde va finir. » « Qu'est-ce que le monde a désormais à faire sous le ciel ? » « Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie⁵³. » Souvenons-nous de l'avertissement baudelairien lequel promet davantage de surprises fâcheuses qu'un investissement eschatologique. Si la topique de la crise s'est toujours nourrie d'une « sémantique des catastrophes⁵⁴, il est bien moins question de la destruction du « vieux continent » sur fond d'apocalypse, laquelle au fond mène un ballet bien réglé, que sous les espèces d'un accident dont le caractère annoncé ne dissimule pas la brutalité ou l'absurdité. Des récits comme *La Fin du monde*, *La Mort de la Terre*, *L'Éternel Adam*, *Le Nouvel Adam*⁵⁵ donnent à lire, sur un mode fantastique ou burlesque, l'imminence biologique d'un terme, qui enveloppe la terre d'un crépuscule abominable, où l'homme serait finalement vaincu pour reprendre le contrepied d'une phrase d'Ernest Hemingway. Souvenons-nous à ce propos de l'ouverture de *La Mort de la Terre* : « Un avenir immense s'ouvrait devant les créatures ; l'homme présentait à peine les lointains descendants qui trembleraient en attendant la fin du monde. Imagina-t-il jamais que l'agonie durerait plus de cent millénaires⁵⁶ ? »

Un avenir immense, écrivait Rosny aîné dans ce roman paru en 1910... plongeant dans une matière ondoyante et fugace, dont le possible aléatoire traduit les métamorphoses lointaines. À l'affaîssement des croyances, l'épisode paléontogéologique préside inéluctablement – du moins poétiquement – à l'effondrement des mondes, leur érosion, en mettant l'accent sur les espèces disparues, et celles à naître. C'est d'ailleurs sous l'empire des préoccupations darwinistes que l'« on s'est mis à user du temps et à le dilater avec une facilité étrange », observera le préhistorien Armand de Quatrefages⁵⁷. Héritage géologique, pour Charles Lyell et ses émules, d'une nature immensément répétitive, dont la richesse emporterait les espèces dans une valse lente aboutissant nulle part et qui n'est point forcément clémente... Infini informe suggérant un passé ou un avenir sans repères et qui vient – soulignera Anatole France dans un article de 1890 – « de loin, de très loin, des chaudes forêts de fougères et des brumes des mers primitives sur lesquelles flottaient dans un silence infini des colonies d'ammonites, cet ennui de vivre qui est en chemin depuis l'origine des choses⁵⁸. » À la dimension hasardeuse, voire arbitraire – mais d'autant plus fascinante – de l'évolution, s'ajoute la faculté qu'elle donne de réintégrer l'humain dans une temporalité monstrueuse, qui apporte un correctif étrangement désespéré à nos destinées.

53. Charles Baudelaire, *Fusées*, Paris, Folio/Gallimard, 1986, p. 82.

54. Wolf Lepenies, *Fin de l'utopie et retour de la mélancolie. Regards sur les intellectuels d'un vieux continent*, Paris, Collège de France, 1992.

55. Ce roman, paru en 1924, signé Noëlle Roger, brosse la fresque d'un surhomme, produit d'une mutation naturelle.

56. Rosny aîné, *La Mort de la Terre* (1910), Paris, Denoël, 1999, p. 121.

57. Armand de Quatrefages, *L'Espèce humaine*, Paris, F. Alcan, 1886, p. 104.

58. Anatole France, « *Le roman d'un enfant*. Pierre Loti », *Le Temps*, 15 juin 1890.

Les commencements et les fins sont des époques seuils, des territoires inviolés, entre Genèse et Apocalypse, entre mythe et fabulation. Mais si la fonction fabulatrice⁵⁹ se déduit des conditions d'existence de l'espèce humaine, de telles parades fictionnelles, inscrivant les rituels du récit dans le temps, forcent à réécrire la Genèse, tout en inversant la flèche temporelle, précipitant la matrice primitive en un âge extrêmement reculé dans le passé ou... le futur. Nous sommes écartelés, un pied dans l'originaire, l'autre dans un temps qui se retire inéluctablement. Une perspective d'évolution lente, indifférente, à la fois mue et retenue par un passé toujours pesant et dont le champ investit les mondes en ruines, les restes morcelés, épars, de ce que furent jadis, la Terre, la vie, voire l'homme... « Et il n'y avait plus qu'un seul homme sur la Terre. Assis sur un bloc de porphyre, il demeura enseveli dans sa tristesse et dans son rêve. Il refaisait, une fois encore, le grand voyage vers l'amont des temps⁶⁰... »

Au bout de l'épopée du vivant, il y a toujours la menace d'une perte, d'une extinction en masse. Dans *La Mort de la Terre* « pour notre règne », le tout dernier homme n'est que l'infime partie d'un cycle, le « produit parfait d'une espèce condamnée », déjà fossilisée. « L'ombre de la déchéance avait de loin précédé les catastrophes⁶¹. » Place au nouveau règne, le règne des ferromagnétaux, complexes coalescences de matière magnétique issues des fers utilisés dans l'industrie, appelés à supplanter celui qui leur a facilité le travail en étant le « destructeur prodigieux de la vie⁶² ». Puisque « tous les vivants ont leur fin du monde », écrira Rosny aîné dans *Les Navigateurs de l'infini*⁶³.

*

Machine de rêve ou machine de guerre, récits et discours de la fin dénoncent au tournant du XX^e siècle une crise du sens où s'évanouissent les canons classiques d'un monde stable, industriel et pérenne. « La terre ? Une poussière errante, vouée à l'entropie et qui enfante et dévore dans un perpétuel travail ; un grain de sable dans le désert infini des monde⁶⁴ », affirmera sans ambages Guy de Maupassant. L'espèce humaine, l'éternelle dupée, apparaît comme un fragment aléatoire, un morceau de cette grande nécessité vitale qui la contient, dont la traque comico-cosmique s'inscrit entre deux périodes géologiques, sur un coin de planète encroutée. Loin de parachever la création, resterait-elle soumise à la permanence de l'apocalypse – mais d'une apocalypse « sans royaume » pour emprunter l'expression de Jean-Paul Engélibert⁶⁵ – claquemurée dans un système qui se dégrade et se fissure ?

59. On pourra se reporter à l'essai d'Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, paru en 1932.

60. Rosny aîné, *La Mort de la Terre*, op. cit., p. 218.

61. *Ibid.*, p. 136.

62. *Ibid.*, p. 219.

63. Rosny aîné, « Les Navigateurs de l'infini », in *La Guerre des règnes*, Bragelonne, 2011, p. 576.

64. Guy de Maupassant, *La Vie errante*, Paris, Paul Ollendorff, 1890, p. 13.

65. Jean-Paul Engélibert, *Apocalypses sans royaume*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 15.

Perfection ou régression, la menace d'un désastre organique qu'englobe la notion d'évolution génère des oppositions⁶⁶ qui dépassent à l'évidence le seul champ de la connaissance scientifique dès que le facteur humain est en jeu. Le mythe du dernier homme exprime toujours les peurs et les espoirs des temps. Marcher vers ses commencements pour mieux s'acheminer vers sa fin. Si les récits d'anticipation, controverses et débats ici évoqués ne sortent guère des cadres des grandes découvertes du temps – continuité entre l'homme et l'animal, loi de l'évolution, adaptation, sélection, transmission des caractères acquis –, ils osent envisager, en leur puissance de défi, la disparition complète de notre espèce. La dramaturgie de l'évolution apporte pour l'avenir une leçon d'humilité biologique, d'autant plus pressante et lourde de sens dans notre contexte contemporain d'urgence écologique. La volonté fanatique de protéger les espèces en voie de disparition s'explique sans doute par le pressentiment d'être les prochains sur la liste... Y a-t-il un avenir des siècles ?

66. Philippe Clermont, *Darwinisme et littérature de science-fiction*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 37.